# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 AOUT 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 AOUT 1893.

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |


## PAYSAGES SOUS-MARINS.

M. Louis Boutan, le maître de conférences de la Sorbonne, à Paris, bien connu par ses explorations sous-marines et ses travaux zoologiques relatifs à la mer Rouge, vient de trouver le moyen de photographier, directement, le fond de la mer et d'en rapporter des vues.

Il convient de signaler l'importance de cette découverte. Le jeune professeur, revêtu d'un scaphandre, commença la série de ses excursions sous-marines aux environs du laboratoire ichtyologique de Banyuls-sur-Mer. La beauté des spectacles dont il fut témoin, lui inspira le vif désir de les fixer autrement qu'en des descriptions qu'on pourrait toujours croire embellies par l'imagination. La photographie seule pouvait apporter un témoignage irrécusable, mais que de difficultés à vaincre!

En possession d'un appareil étanche, construit par lui, M. Boutan essaya, d'abord, d'obtenir des épreuves à la lumière naturelle. Les temps de pose étaient infinis, en raison du peu de clarté de l'onde dès qu'on atteignait une certaine profondeur. De plus, on ne pouvait travailler que par des temps de calme exceptionnel, car la moindre agitation de la surface des flots interposait des nuages d'inégale obscurité. Pour avoir de bons résultats, il aurait fallu des "instantanés".

C'est alors que le maître de conférences inventa sa lampe à "éclairs successifs".

La lampe se compose d'une bouteille remplie d'oxygène et surmontée d'une cloche en verre, où brûle une mèche trempée dans l'alcool. Sur la mèche, on projette, au moyen d'une poire en caoutchouc, de la poudre de magnésium, qui déflagre autant de fois qu'il y a d'épreuves à prendre. Le tonneau est percé de trous à sa base, et l'eau de mer y monte à mesure que l'oxygène diminue, ce qui équilibre la pression intérieure et la pression extérieure.

Quand tout le système, très lourd pour pouvoir gagner le fond de l'eau, était prêt à la descente, M. Boutan commençait par attester à son scaphandre un tube de communication très long, puis quittait le bateau à la recherche d'un site pittoresque.

Un de ceux qui l'ont plus particulièrement séduit, est la baie sous-marine du Troc, à deux pas de Banyuls. C'est un fond de ravin sablonneux, à l'embouchure d'un petit ruisseau. Dès qu'on a dépassé la plage naturelle de sable, on voit une immense prairie de pancidonies, grandes herbes veloutées montant à hauteur de poitrine de l'explorateur et s'étendant, en pente douce, jusqu'aux invisibles profondeurs du large.

Les courants d'eau réguliers du Nord ont raviné la pelouse, en traçant, ici des grands chemins, là des sentiers tapissés de sable fin et de menus coquillages. Très fréquentés, ces sentiers. De gros crabes appelés *maia* ou *chèvres*, s'y prélassent incessamment, boulevardiers méditerranéens. Les imprudents! ils ignorent le péril qui les guette!... Au détour du chemin, sous chaque rocher, un amoncellement de carapaces leur présage, pourtant, leur sort. S'il veut promener de ce côté leur flânerie, un bras visqueux se détend, les enlace, les broie. C'est le poulpe, chasseur à l'affût, qui pullule dans ces parages et qui, trop maladroit pour capturer les agiles poissons, trompe son appétit inassouvible en abusant de la bonhomie des crabes.

Ces pieuvres, heureusement pour le photographe, sont de petite taille, mesurant, au plus, 1 mètre à 1 mètre 20 de rayonnement.

Surprises dans leur retraite, elles se bornent à se mettre en posture de défense, leurs tentacules largement ouvertes. Attaquées ou taquinées au moyen d'une canne, elles préfèrent la fuite à la lutte, et se sauvent, gauchement, à reculons, puis disparaissent sous les hautes herbes, dérangeant, dans leur fuite, les congres paresseux qui y digèrent lourdement, comme les serpents, dont ils ont la forme.

Voici que le soleil, dardant ses rayons d'aplomb, étend le champ de vue de l'observateur. Il s'aperçoit alors que la prairie de pancidonies est un vaste pâturage où paissent, par troupeaux, les dorades et les mulets. Ces derniers, de leurs longues barbiches, ont l'air de gratter le sol, comme s'ils y cherchaient des truffes. En réalité, ils déterrent de petits insectes, ne se contentant pas, comme les dorades, d'un régime exclusivement végétarien.

Le moment est venu de prendre des instantanés. Le bateau est là, formant une tache d'encre dans le plafond lumineux de l'artiste. Un appel de corde, et l'appareil descend, tout doucement, dérangeant, à peine, les hôtes de la prairie.

Le voici en place.

Mais, de loin, les éclairs magnétiques attirent des vols de poissons d'un autre genre, les bars, les vieilles ou perroquets de mer aux couleurs étincelantes, tous ceux qui voltigent sur les branches des algues, dédaigneux du sol. Curieux, ils s'amassent autour du scaphandrier, en font le tour, dévisageant, stupéfaits, cet être inconnu qui les étonne, mais ne leur fait pas peur.

Si le professeur étend la main pour saisir l'un d'eux—un petit s'entend, car il en est il'anse. gros que lui—le poisson s'éloigne de la portée du bras, mais pas davantage. Il reste à un mètre ou deux de distance.... De fait, les occasions de se faire photographier doivent être si rares dans ce monde-là!......

Maintenant, la voie en est assurée. Il est démontré que la photographie, qui nous a révélé la carte du ciel, peut nous donner celle des profondeurs inconnues de l'Océan, car on ne s'arrêtera pas là: après les photographes en scaphandre limités aux couches peu profondes, on enverra des appareils enregistreurs chercher, tout seuls, la vérité des abîmes. Qui sait les révélations que ces témoins nous réservent?

---

Il y a des minutes qui créent des amitiés de vingt ans.

SAINT-LAMBERT.

---

Après tout, le travail est encore le meilleur moyen d'escamoter la vie.

GUSTAVE FLAUBERT.

---

Il semble que l'on ait toujours connu la femme qu'on aime.

A. CHENNEVIÈRE.

---

Axiome d'un pique-assiette pratique:

"En été, il ne faut jamais louer de campagne. Mais il importe d'avoir beaucoup d'amis qui en louent."

---

Curieux effet de la fureur.

Une dame raconte qu'elle avait vu une scène épouvantable: un homme qui battait son chien.

—C'était ignoble, s'écrie-t-elle, et si je ne m'étais retenue, je lui aurais donné des coups de "canne avec mon parapluie."

---

Le comble du puritanisme protestant:

Lady X.... rendant un meuble à son tapissier, parce que le bois avait travaillé le dimanche.

---

S'il n'y a pas d'histoire avant la naissance de la raison et de la liberté, il n'y a pas davantage de raison et de liberté sans Dieu. On n'a pas jusqu'aux plus lointaines et plus certaines origines de l'histoire, si l'on n'est pas remonté jusqu'à lui.

---

En cour d'assises.

On appelle un témoin.

—Jurez-vous de dire toute la vérité? demande le président.

—Je ne peux pas, répond le témoin d'une voix digne,... Je suis du Midi!

## FEUILLETON.

# Mortel Amour!

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

PREMIÈRE PARTIE.

SŒURS DE LAIT.

(SUITE.)

La faute dont elle supportait la peine, c'était Andrée qui l'avait commise; elle n'en pouvait douter, mais sa sœur souffrait comme elle; comme elle, elle devait renoncer à l'amour de sa jeunesse!

Et puis elle s'était habituée à tout rapporter à cette maison de Meilhan dans laquelle elle avait été élevée, où, après tout, on s'était montré doux et généreux pour elle. La marquise ne lui avait-elle pas sauvé la vie? Madame de Meilhan était entourée de l'affection de tous ceux qui l'approchaient, de leur respect et d'une sorte de vénération. Sa vie d'effacement volontaire et de dévouement n'avait été employée qu'à faire le bien.

Rose ne pouvait s'excuser qu'en accusant sa sœur.

Quel chagrin pour la marquise! Et dans la situation des affaires de la maison, ce chagrin se compliquait d'une ruine certaine.

Ce n'était plus seulement Jacques Bailleul qui rompait une union projetée, c'était Bernard Chambay qui s'éloignait, emportant avec lui le dernier espoir de cette famille désolée.

C'était une raison de plus, une raison puissante à joindre à celles qui déjà obligeaient la pauvre fille à garder le silence.

Faible encore, à peine remise de la secousse qui l'avait tant éprouvée, Rose se courbait comme une fleur dont la tige est trop faible sous l'obligation de sacrifice qui s'imposait à elle.

Elle laissa tomber sa tête sur sa main gauche appuyée au bras de son fauteuil; elle réfléchissait, en se demandant quel serait désormais son avenir, lorsqu'elle sentit une douce pression sur son bras, tandis qu'une voix caressante murmurait à son oreille:

—Et maintenant, à ton tour, parle.

Elle se redressa, très touchée du ton affectueux de sa sœur. Elle leva sur elle des yeux où il ne vint pas de larmes. La fièvre en avait tari la source.

—Que veux-tu savoir? demanda-t-elle.

—Écoute, dit Andrée, depuis longtemps une idée me tourmente; j'ai peur d'avoir causé ton malheur?

—Toi!

—Oui, moi.

—Comment donc?

—Tu te tais par délicatesse, cœur d'or!... mais tu dois tout savoir....

—Que veux-tu dire? Je ne comprends pas, je te le jure!

Mademoiselle de Meilhan secoua la tête.

—Ah! je te connais bien, va, et depuis longtemps, s'écria-t-elle. Tu es la grâce et la bonté! Tu crains de me faire de la peine.... Moi je veux tout te confesser. J'ai confiance en toi comme tu peux te fier à mon amitié. Quoi qu'il arrive, nous resterons unies toujours....comme deux amies, mieux que deux amies,, deux sœurs. Écoute. Tu avais ton rêve; j'avais le mien, où de ces songes dont on se désabuse parfois mais non sans douleur.

—Hélas!

—Quand mon père m'a parlé d'un mariage avec ce Bernard Chambay, j'ai voulu connaître les intentions du comte de Rambert, avant de répondre. Il fallait que je le visse seul, en secret. Le château était plein d'invités. Après le dîner, je me dirigeai avec lui du côté de ta maison. Ton père venait de partir pour Autun, je le savais; Suzanne t'emmenait au château. Je trouvai la maison vide. Nous entrâmes. Alors j'expliquai à Olivier les raisons qui pouvaient me contraindre au mariage qu'on me proposait. Nous nous étions fait de mutuelles promesses que je ne demandais pas mieux que de tenir. M. de Rambert m'avait souvent dépeint son amour en termes brûlants. Cet amour, pourquoi ne pas l'avouer, je le partageais. Avec lui, s'il m'en avait priée, j'aurais consenti à une existence effacée, à une vie d'efforts et de privations. Le comte ne demanda rien. Il se borna à m'expliquer qu'il y a... je ne sais quel mystère dans sa vie... qu'impuissant à nous relever de la détresse dans laquelle nous allions sombrer, l'honneur lui faisait un devoir de ne pas entraver un mariage qui sauve la maison de Meilhan, mais en même temps il protesta de son amour avec plus de violence que jamais; il me supplia de l'écouter, d'y répondre; il me parla du désespoir où le jetait la nécessité qui nous sépare. J'étais irritée, furieuse. Une lutte s'est engagée entre nous.

Mademoiselle de Meilhan montra son bras où une légère cicatrice attestait la violence du comte et poursuivit:

—Un petit bracelet que je portais s'est brisé dans la chambre. Olivier en aura sans doute ramassé les débris, seul trophée qu'il ait pu garder de son odieuse tentative. Un bruit qui s'est fait entendre près de nous sur le communal mit fin heureusement à cette lutte d'un homme exalté contre une femme qui désormais ne saurait être à lui. Je profitai de ce bruit pour prendre la fuite.... Quelques instants plus tard le comte quittait lui-même ta maison,..

Mademoiselle de Meilhan regarda sa sœur avec attention.

—J'avais été imprudente, reprit-elle, l'orgueil des hommes est féroce et leur jalousie cruelle. Olivier était affolé par la pensée que j'aimerais un autre.... C'est une affaire entre nous.... Mais depuis cette soirée, un doute me tourmente.... Deux jours après, ton futur le traitait avec mépris.... Il t'humiliait dans une scène que je n'oublierai jamais.... Que s'est-il passé entre vous? je l'ignore, mais peut-être le bruit que nous avons entendu, c'était celui de ses pas.... peut être, lui aussi, soupçonneux et jaloux, il rôdait autour du parc, trompé par de méchants propos, par cette Nicole Rabut plus dangereuse qu'une vipère......

—Et alors? demanda Rose.

—Alors, caché sans doute, il aura vu le comte s'éloigner.... quitter ta maison.... il aura cru que l'homme qui sortait de ta chambre la nuit, dans les ténèbres, en l'absence de ton père.... c'était un amoureux, un ami....

—Donc?....

—Tu supporterais la peine de mon imprudence......

Rose regarda sa sœur fixement, avec ses doux yeux;

—Et si cela était, dit-elle, que ferais-tu?

—Moi, je n'hésiterais pas! Les Bailleul sont de vieux serviteurs des Meilhan. J'irais les trouver!.... Quelque honte qui dût en résulter pour moi, je leur confesserais mon imprudence, ma légèreté.... Je ne veux pas que tu sois perdue pour moi.... Je te voudrais si heureuse!....

Rose sourit tristement:

—C'est impossible désormais, dit elle.

—Tu regrettes Jacques Bailleul.

—C'est vrai, mais en se conduisant comme il l'a fait, en me traitant avec tant de brutalité, non sur des apparences qui auraient pu le tromper, mais sur de méchants propos.... comme tu le sais.... des calomnies de ces femmes du village, il m'a blessée au cœur.... je ne lui pardonnerai pas....

—On pardonne toujours!....

—Mon amour n'est plus! dit Rose fermement.

—Cet amour c'était ton avenir...... le mariage prochain....une petite fortune....

—J'y renonce!

—Mais alors que feras-tu!

—Je ne sais pas. Je verrai......Je quitterai Tavernay....peut-être....Ne seras-tu pas à Paris!....

—Tu y viendrais?

—Pourquoi pas?......mais non comme toi......pour gagner ma vie...... Nos destinées sont si différentes!.... Nous suivrons chacune notre chemin....

—Pauvre Rose!

—Oh! oui, pauvre Rose! murmura la malade.

Mademoiselle de Meilhan se pencha sur elle en effleurant son pâle visage de ses lèvres.

—Ne crains rien, dit-elle; ne serai-je pas toujours une sœur pour toi, tendre, dévouée?

Et après un silence:

—Ainsi je ne suis pour rien dans cette rupture?

—Pour rien, en effet.

—Tu me trompes......par amitié.

—Non.

—Jure-le.

—Oui....je le jure! Et maintenant, Andrée, je t'en supplie, n'en parlons plus, n'en parlons plus jamais!

Rose était à bout de forces.

Quelques minutes plus tard, elle reposait sur le grand lit de satin bleu et seule au milieu du silence religieux du soir, pendant que l'angélus sonnait au clocher de Tavernay, elle pensait:

—La mère m'a donné la vie. En échange, je donne mon bonheur à la fille....

Est-ce la fin du sacrifice?

Elle l'espérait peut-être. Elle se trompait.

L'avenir devait lui en imposer d'autres.

### XI

BERNARD CHAMBAY ET CIE.

Le même jour, à la même heure, dans un vieil hôtel de la rue Bergère, une scène d'un genre bien différent se passait.

Cette maison, aujourd'hui détournée de sa destination première, a toujours un véritable caractère de richesse et presque d'élégance.

Sur la rue, une grande porte flanquée de deux portes de concierge et de bâtiments servant à loger des employés, donne accès dans une cour au fond de laquelle l'hôtel développe sa façade qui ne manque pas d'ampleur.

Les anciens salons du rez-de-chaussée sont convertis en bureaux.

C'était le moment de la sortie des employés.

Une trentaine d'hommes de tout âge s'empressaient de prendre la clef non des champs, mais de la rue.

Deux ou trois seulement restaient à leurs pupitres retenus par quelques travaux pressés ou supplémentaires.

Dans le salon du fond, occupant tout un coin de l'hôtel, de la cour au jardin qui se trouve de l'autre côté, deux hommes seuls restaient en présence.

Ce salon devenu cabinet de travail est d'un aspect vraiment grandiose.

Point d'ornements superflus. Les murs cachés sous des boiseries grises étaient couverts de cartes, de plans de canaux, de chemins de fer, de tunnels et de ponts. Par une porte ouverte, on voyait dans la salle voisine une bibliothèque considérable; çà et là étaient accrochées de rares peintures de maîtres modernes représentant des vues spéciales qui, sans aucun doute, devaient avoir pour but de rappeler au souvenir des maîtres de l'hôtel quelque travail exécuté par eux ou du moins sous leur patronage.

Ce salon pouvait être le bureau de quelque puissant industriel, d'un architecte en vogue ou d'un ingénieur en renom.

Il était tout cela à la fois ou peu s'en fallait.

Bernard Chambay et Cie ne sont ni ingénieurs, ni architectes, ni industriels, mais ils tiennent à toutes ces professions par leurs affaires.

Ils étaient et sont encore entrepreneurs de travaux publics.

Ce que les autres concevaient, ils l'exécutaient en le redressant souvent, en le perfectionnant, en mettant au service de l'idée d'autrui leurs moyens d'action, leur génie pratique et leur expérience universellement reconnue.

S'il y avait de l'argent dans la maison, on sentait dès le seuil que c'était de l'argent honnêtement gagné, conquis à force de persévérance, de labeur et de volonté dans des œuvres utiles et non de l'argent dû à quelque agiotage inique ou à de véreuses spéculations.

Les deux hommes qui se trouvaient en présence dans ce bureau ne se ressemblaient pas.

L'un était jeune et fort, au visage ouvert, à la physionomie souriante, avec ce je ne sais quoi de bon et de gracieux qui annonce le bonheur et qui le voudrait épandu et rejaillissant en rosée bienfaisante autour de lui.

C'était le chef de la maison, Bernard Chambay.

L'autre complétait la société commerciale.

Bernard Chambay et Compagnie, c'étaient ces deux hommes si différents l'un de l'autre.

Il n'existait pas d'autres associés dans leurs affaires.

Toutefois leurs intérêts étaient en somme très inégaux. Le patron c'était Bernard Chambay; l'autre était un employé supérieur, intéressé depuis longtemps, le pilier nécessaire, l'ami et le conseil.

Bernard Chambay se tenait debout, les mains derrière le dos et se promenait de long en large dans le salon en examinant de temps en temps les grands arbres du jardin sous lesquels le gazon se couvrait de feuilles sèches.

Son compagnon, assis devant une immense table couverte de papiers, prenait rapidement quelques notes en classant des pièces qu'il empilait sous un bronze de Barye représentant un tigre jouant avec le serpent qu'il s'apprête à dévorer.

C'était un petit vieillard de soixante-quatre à soixante-cinq ans, très-vert, aux cheveux épais, noirs encore malgré un certain nombre de fils d'argent qui les émaillaient, au front plissé plutôt par l'habitude de la réflexion que par l'âge, au teint coloré, à la face glabre, rasée avec soin, au nez écrasé, un de ces nez qu'on appelle irrévérencieusement en pieds de marmite, aux lèvres minces et rentrées, au menton carré.

Ce qui le distinguait surtout, c'était la vivacité pénétrante de ses yeux pétillants d'esprit ou de malice et celle de ses mouvements.

Quand il eut achevé la revue de ses papiers, il se redressa et comme à ce moment Bernard Cchambay revenait de son côté, leurs regards se rencontrèrent.

—Ainsi, dit le petit vieillard, c'est bien décidé?

—Tout à fait.

—Il faut se disposer à aller à la noce?

—Je t'en prie.

Le bonhomme grommela quelques mots confus en agitant ses doigts avec une agilité attestant une vive contrariété et fit avec ses lèvres un bruit réputé pareil à celui d'un moulin à chasser les moineaux des cerisiers.

—J'ai bien envie de me dispenser de figurer à la cérémonie, gronda-t-il.

Bernard Chambay haussa ses grosses épaules en souriant.

—Ne dis donc pas de bêtises. Pourquoi tant de façons, puisque tu finiras toujours par céder.

—C'est que la sottise est trop forte, oui, en vérité.... dit le vieillard.

Il esquissa un énorme juron;

—Sac....

—Allons, allons, fit doucement le jeune homme, en essayant de le calmer.

—... à papier! acheva l'autre. Es-tu content?

—Je le serais, si tu acceptais franchement ce que tu appelles ma sottise, reprit Bernard Chambay.

—Sais-tu ce qu'elle te coûte? demanda le vieillard.

—Parfaitement.

—En chiffres ronds, tu paies trois millions pour les dettes du marquis de Meilhan que le diable....

—Chavignat! dit le jeune homme, en l'arrêtant d'un geste plein de mansuétude.

—Eh! laisse-moi parler comme je l'entends, s'écria le vieillard. Je ne suis pas un marquis, moi.... Je m'appelle Prosper Chavignat, de Picherande, un sale village où je suis né, en Auvergne, auprès du Mont-Dore, à onze cent vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. Là, le climat est rude et les habitants lui ressemblent. J'en suis. Je n'avais pas le sou...... J'ai eu la chance de rencontrer un brave homme dans ma vie, ton père, et une excellente femme, ta mère, une travailleuse comme on n'en fait plus. Tu étais leur joie, leur ambition, leur vanité, la mienne aussi. Nous avons pioché comme des galériens pour t'amasser une fortune....., De serviteur, je suis devenu le petit associé de la maison.....Ce qu'il a fallu remuer de mètres de terre, empiler de cailloux, creuser de bassins, pour amasser les douze millions qui grouillent aujourd'hui dans ta caisse, user de brouettes, de perforateurs, de pelles, de pioches, de locomotives et de wagonnets, c'est incalculable. A nous deux, nous possédons quatorze millions dont une couple pour moi, et c'est tout,...pense-y. En voilà trois d'envolés pour combler le trou creusé par la niaiserie, la prodigalité bête, les vices en un mot de ton futur beau-père.,,

—Il en reviendra.,.... Nous venons ce matin encore de conclure une affaire d'or....avec ces Espagnols...... On ne peut pas gagner dans ces travaux de Bayonne moins de douze à quinze cent mille pesetas....

—Nous ne les tenons pas.

—Ça viendra....

—Je l'espère bien, dit l'Auvergnat en se frottant les mains, mais si c'est pour entretenir une nichée de gentilshommes panés, ruinés, vannés, bons à rien......

—A propos, interrompit Chambay, il faudra donner une gratification à Ducret pour sa peine dans cette affaire de Bayonne.

—C'est fait.

—Combien?

—Quinze mille,

—Ce n'est pas assez.

—Tatatata! s'écria Chavignat, si on t'écoutait on serait bientôt à sec. Nous disons trois millions d'évaporés......

—Voyons, raisonne, dit amicalement Chambay. Ils ne sont pas perdus. Je les prête sur de bonnes garanties.

—J'entends bien! Mais tu abandonnes les intérêts....

—Allons, Chavignat, allons! A mon beau-père! On travaillera pour combler le déficit. Les biens du marquis sont superbes.... Tu lui donneras des conseils.... Les bois sont mal exploités.... On peut tirer cent vingt mille francs net des domaines.... et plus.

—Ce ne sera pas encore trop pour des rongeurs qui ont les dents si bien affilées.... Il y a le jeune monsieur Roger qui les grignoterait bien à lui tout seul.... J'en sais de belles sur son compte.... Des paris aux courses, des nuits au jeu, des folies de toutes sortes... C'est comme le cousin....

—M. de Rambert?

—Oui, M. de Rambert.... autre panier percé! Les tonneaux des Danaïdes cet.... oiseau là! On a beau y verser, c'est toujours vide!

—Que veux-tu! je n'épouse pas M. de Rambert....

—Il ne manquerait plus que ça!

—Elle est si belle, mon ami, s'écria Bernard Chambay avec passion! Quand tu la verras, tu seras vaincu!

—N'en crois rien!

—Tu te diras comme moi qu'aucun sacrifice ne saurait payer l'amitié d'une telle femme!

—En attendant, elle te coûte un bon prix. Passons à l'hôtel de l'avenue Ruysdaël que tu viens d'acheter, parce que ta maison de la rue de Rome ne contient pas d'appartements dignes de ta princesse! C'est un quatrième million de passé....

—L'hôtel vaut mieux

—J'en suis convaincu. Autrement il faudrait te faire enfermer.

Bernard Chambay s'assit de l'autre côté du bureau, en face du vieillard et lui dit du ton d'un petit-fils qui parle à un grand-père:

—Allons, ne fais pas le méchant! Tu dis que j'ai douze millions......

—Oui.

—Otes-en quatre....il en reste huit.

—Dans les affaires, on n'en a jamais trop....Et puis.... cette note que je viens encore de payer....

Il mit sous les yeux du jeune homme une facture de Boucheron, le célèbre joaillier du Palais-Royal.

—Cent trente-deux mille francs de diamants, monsieur! dit il en insistant sur les mots.

—Ma pauvre mère aurait été fière de les voir porter à sa fille! s'écria Bernard Chambay, les larmes aux yeux. Comme elle serait heureuse de ce mariage! Les Meilhan! Epouser une Meilhan! Un des grand noms de France!.... C'est nous qui les aurons relevés!....

—Il était temps! grogna le petit vieux. Tu parles de ta mère! Sais-tu ce qui lui aurait mis du baume dans l'âme, c'eût été de te voir prendre une fille douce, simple, modeste et soumise. Oh! oui, celle-là, elle l'aurait comblée de tout, de soins, d'affection et de diamants, s'ils avaient pu faire son bonheur. Veux tu que je te dise?.... Ce n'est pas la dépense qui m'effraie......

—Quoi donc?

—Plaie d'argent n'est pas mortelle. Comme tu dis, on bouchera.... La terre est grande et les travaux n'y manquent pas; mais j'ai peur.... Qu'est-ce que nous sommes, nous autres. Des terrassiers,.... des maçons, des bâtisseurs.... Qui sait si tu trouveras dans cette fille d'un autre monde le respect, la sympathie, la soumission à laquelle tu as droit. Tu es un homme, Bernard, tu es quelqu'un, un chevalier de la Légion d'Honneur à trente deux ans, pour tes œuvres et non par faveur, estimé de tout le monde; tu seras député quand tu voudras.... si tu y tiens.. Personne n'est plus libre que toi!.... Lorsque je suis là, tu peux te promener.... La maison marche.... C'est comme une bonne pendule.... Tant qu'elle est remontée, ça va.... La vie t'est donc belle et facile!.... Avec une bonne fille, tu serais un ces rares privilégiés auxquels le monde porte envie.... Cette demoiselle m'inquiète. Ces gens là se croient d'un autre sang que nous autres.... Et entin il y a l'éducation, l'exemple.... le père, le frère, le cousin.... Tous ces gens-là m'ennuient....

Bernard Chambay posa sa main sur celle de son associé.

—Ne crains rien, dit-il, Andrée est bonne..... Elle me saura gré du sacrifice bien léger, en somme, que je fais pour les siens....

—Léger! Sac!....

—Chavignat!

—... à papier!

—D'un autre côté, la leçon que le marquis et son fils ont reçue les rendra prudents...... On ne passe pas si près d'un précipice sans prendre la résolution de l'éviter à l'avenir, quand c'est un miracle qui nous en tire.

—Il y a des gens qui sont incorrigibles.

—La marquise de Meilhan est une excellente femme. Tu parles d'exemples.... Au moins celui de la mère était fait pour garder la fille charmante et pure. Elle l'est, mon ami! Je l'ai lu dans ses beaux yeux si fiers mais si doux quand ils veulent! Je suis sûr de la gagner, de la former selon tes désirs et les miens! A force de bienfaits et de soins, je la rendrai si heureuse qu'elle oubliera tout le reste pour ne se plaire qu'avec ceux auxquels elle devra son bonheur. Elle t'aimera, toi, Prosper Chavignat, mon ami, comme je t'aime et comme tu mérites de l'être, malgré tes brusqueries et tes fausses colères. N'aie donc pas peur! Moi je ne crains rien! La joie et l'espérance me chantent dans le cœur.

—Ah! les amoureux! fit Chavignat, tous les mêmes. Ils sont éblouis et marchent à l'aventure, le soleil dans les yeux. En attendant voilà bien des écus hors de la caisse.

—Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il en reste!

Chavignat se leva brusquement de son fauteuil de cuir à demi usé, un vieux meuble auquel il tenait comme à tout ce qui l'entourait.

—Si nous allions dîner, fit-il. Je renoncerai à te convertir.... J'y perdrais mon latin.... L'avenir nous dira qui de nous a raison. Je ne suis pas amoureux, moi, et j'ai une faim de diable.

—Allons, dit Bernard, c'est moi qui t'invite.

—Où ça?

—Chez Voisin. Ça te va?

—Comme un gant.

Le vieillard sonna.

Un domestique se présenta aussitôt.

Il passa le pardessus du petit vieux et lui donna son chapeau.

Prosper Chavignat n'était qu'un terrassier, comme il l'avait dit, mais il y a terrassiers et terrassiers, comme il y a fagots et fagots. Celui-là avait grand air malgré sa petite taille et on entendait un vague son de millions qui tintaient dans la poche de sa houppelande.

—Jean, dit-il au domestique, nous nous divertissons ce soir, mon ami. Monsieur enterre sa vie de garçon, son heureuse jeunesse! Je ne serai pas là avant onze heures.

Bien, monsieur.

Prosper Chavignat avait son appartement au premier étage. Il était le gardien de la maison et elle était en bonnes mains.

Au moment où le coupé qui devait emporter les deux associés se rangeait devant la porte principale de l'hôtel, une jeune fille blonde et mince, aux doux yeux bleu pâle, vêtue de noir, en demoiselle de magasin qui sort de son atelier, rentrait chez le concierge.

—Bonsoir, Thérèse, dit le vieillard.

Et la montrant à Bernard Chambay:

—Tiens, reprit-il, voilà une brave fille, j'en réponds. Ni l'air de Paris, ni ses corruptions n'ont de prise sur elle. Elle s'appelle Thérèse Souchel et n'est que la fille de ton concierge. Eh bien! c'est un trésor. Tu aurais déjà gagné quatre millions en la prenant au lieu de la marquise. Et ce qu'elle t'aurait choyé, dorloté, adoré!

—Eh bien! nous la doterons, si ça te fait plaisir.... dit Chambay. Elle épousera un brave garçon et tout le monde sera content. Moi, j'aime mademoiselle Andrée de Meilhan, et n'en aimerai jamais d'autre!

Chavignat fit un geste désespéré.

—A la grâce de Dieu! murmura-t-il.

Quand le coupé fila devant la loge du concierge, Thérèse était sur la porte, Chambay lui adressa un sourire amical.

Elle devint rouge comme une cerise, et, le coupé disparu, elle porta la main à son cœur pour en comprimer les battements.

### XII

HEUR ET MALHEUR!

Huit jours, un éclair quand la joie est dans la maison, l'éternité quand on y pleure.

Ils devaient s'écouler lentement pour Rose Brinon, comme un songe pour Bernard Chambay.

A dater de son entretien avec mademoiselle de Meilhan, dès qu'elle se fut résolument décidée au sacrifice, une tristesse morne s'empara de la fille du garde, mais la jeunesse contient en elle-même d'inépuisables ressources. Les forces lui revinrent d'heure en heure et de minute en minute.

Andrée s'était opposée à ce qu'elle quittât sa chambre. Rose avait semblé s'y résoudre, mais une volonté s'enracinait dans son esprit, celle de fuir le château.

Les bruits de fête dont il était rempli lui faisaient mal.

En vain elle essayait d'écarter de son esprit l'image de son fiancé. Elle le voyait s'éloignant des Essarts furieux, quittant le pays, sa famille et s'exilant en haine d'elle et de sa trahison.

Elle se promettait de suivre son exemple, de s'expatrier à son tour, de quitter son pays et de se cacher là où personne ne connaîtrait son désespoir et sa honte imméritée.

Et puis elle éprouvait un besoin d'entendre parler de celui qu'elle avait perdu et personne au château ne prononçait même son nom devant elle!

Taverney du reste était plus brillant que jamais.

Les craintes de ruine disparues, la vieille demeure avait repris une animation nouvelle. Le mariage d'Andrée publiquement annoncé et ses préparatifs faits à la bâte y attiraient une foule d'amis de Paris et de connaissances du voisinage.

Le marquis débarrassé de ses soucis était rajeuni de dix ans. On le voyait droit et souple comme un jonc, monter à cheval en compagnie de son fils, du comte Olivier de Rambert, d'Andrée, d'autres encore, et remplir du bruit des fanfares les bois et les villages des environs.

Chaque soir, c'étaient des dîners de gala et des réceptions de plus en plus nombreuses à mesure que le moment solennel approchait.

Bernard Chambay s'était exécuté royalement.

Par acte notarié, il s'était substitué aux créanciers du marquis de Meilhan en les payant intégralement. De plus, il s'était engagé d'honneur, à laisser son futur beau-père jouir en paix de ses revenus pendant sa vie et celle de la marquise.

Dans le contrat de mariage, il assurait à sa femme un douaire de cent mille francs de rente.

Nicole Rabut disait à qui voulait l'entendre, en montrant le poing au vieux château:

—Sont-ils assez heureux d'avoir trouvé cette bonne dupe! Ce qu'il sera volé le pauvre homme!

Nicole Rabut employait des expressions plus énergiques et d'une crudité révoltante; il nous suffit de rendre sa pensée.

Cette pensée était foncièrement mauvaise et venimeuse.

La haine de la mercière pour les châtelains de Taverney se donnait carrière avec l'ardeur du serpent qui s'acharne après une lime.

Simon Rabut, le braconnier était aussi dangereux, mais plus pratique. Il profitait de la diversion du mariage pour tendre ses collets avec tranquillité et assassiner les chevreuils et les marcassins au clair de lune.

Jérôme Brinon qui rôdait jour et nuit à travers bois le surprit un matin, à l'aube, au moment où il emportait sur ses épaules un broquart qu'il venait de tuer traîtreusement à l'affût.

Brinon s'arrêta pour lui déclarer procès-verbal, mais dès ses premières paroles, Simon Rabut se mit à ricaner en ripostant:

—Imbécile, tu ferais mieux de garder ta fille que de tourmenter de pauvres diables qui cherchent à gagner leur pauvre vie!

Jérôme Brinon était un brave et bonhomme.

Son premier mouvement fut celui de la colère.

Il leva le bras et fit un pas en avant pour assommer le braconnier.

Puis il recula en murmurant:

—C'est bien. Emporte ton gibier et file ton train, car je n'ose dire ce qui va se passer.

Simon Rabut avait blêmi d'abord. Jérôme Brinon était d'une force de taureau et l'aurait envoyé d'un coup de poing rouler à dix pas comme une masse.

Il obéit et s'éloigna, mais à quelque distance il se retourna et le garde entendit sa voix railleuse qui disait:

—Salut, mon vieux Brinon. On te retrouvera toi et les beaux messieurs du château.

Brinon ne l'écoutait pas.

Il s'en allait appesanti, la tête troublée.

Même au fond des taillis et des bruyères où il se réfugiait, il ne pouvait échapper à l'idée qui l'obsédait: la honte de sa fille, de sa petite Rose! Il n'avait pas revu ses amis, les Bailleul. Jamais il n'avait remis les pieds à la ferme. Lorsqu'il rôdait aux environs et qu'il apercevait quelqu'un de la maison, même son vieil ami le berger avec ses moutons, il s'enfonçait sous bois et disparaissait aussitôt.

Il ne voulait parler à personne.

Sa rencontre avec Simon Rabut devait le rendre plus taciturne et plus farouche encore.

Au château, on ne pensait guère aux petites gens du village et à ces misères.

On était tout au tracas du mariage.

Chaque jour Andrée recevait des fleurs superbes et ce qui valait mieux, des cadeaux plus durables et d'une magnificence attestant l'amour profond et la générosité du donateur.

Cependant elle restait froide et presque hautaine envers lui, tout en faisant quelques efforts sinon pour exciter son amour, du moins pour lui prouver qu'elle était digne de tant de sacrifices.

On arriva au seize octobre.

Le mariage devait être célébré le dix-huit.

Ce soir-là, le grand salon était rempli de convives qui attendaient l'heure du dîner.

Près de la cheminée, Bernard Chambay s'entretenait avec la marquise de Meilhan qui se montrait affectueuse et bonne pour lui en toute circonstance.

Andrée, qui n'avait pas paru dans l'après-midi, opéra son entrée au milieu d'un murmure d'admiration.

Qu'elle était belle lorsqu'elle s'approcha de son futur du pas d'une reine qui s'avance entre deux haies de courtisans.

Jamais son mari ne devait oublier cette vision enchanteresse.

Elle portait une toilette blanche chastement décolletée avec une simple ceinture de soie bleue et deux roses rouges au corsage et dans les cheveux.

Sa magnifique chevelure blonde relevée sur la nuque laissait à découvert la peau d'un éclat éblouissant; ses beaux bras nus n'avaient pas besoin d'ornements; ses dents superbes étincelaient dans la pourpre de ses lèvres.

Ce fut en tremblant que Bernard Chambay se pencha sur la main qu'elle lui abandonnait et glissa à l'un de ses doigts une bague de dix mille francs sur laquelle elle jeta un coup d'œil distrait en disant simplement:

—Tiens! Vous avez beaucoup de goût. C'est très joli.

Il était si troublé qu'il n'aurait pas pu dire au juste quelles paroles elle venait de prononcer.

Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle lui avait souri, que sa voix était harmonieuse et qu'elle lui faisait délicieusement palpiter le cœur.

—Ah! comme il l'aimait! Comme il lui savait gré de ne pas le repousser!

Qu'il estimait à peu de chose les sacrifices qui avaient le don d'exaspérer son associé, l'Auvergnat de Picherande, Prosper Chavignat!

Le soir, après dîner, Andrée se mit au piano et préluda avec un talent réel en improvisant une rêveuse mélodie.

Bernard Chambay s'accouda près d'elle, l'écouta avec ravissement et pendant qu'elle jouait, il lui dit:

—Vous ne vous repentirez pas de la confiance que vous me témoignez en m'acceptant pour votre mari. Dieu m'est témoin que je n'ai qu'un désir, celui de vous rendre la plus heureuse des femmes.

Elle le fixa de ses grands yeux et sans l'interrompre, elle répondit;

—Vous savez ce que je vous ai dit à la Rochère.... J'obéis au vœu de mes parents en vous épousant. Il y a si peu de temps que je vous connais.... C'est à peine si je peux m'habituer à l'idée de ce mariage... Seulement je vois les autres dans un tel ravissement que je n'ai pas le courage de m'y opposer. Mais il ne faut pas me demander d'amour.... même il ne faut pas m'en parler....

—Pouvez-vous me défendre de vous exprimer celui que vous m'inspirez?....

—Non, sans doute.... Mais vous savez.... je ne vous ai rien caché.... J'ai le cœur malade....

—Je le guérirai.

—Peut être.

Et comme si elle eût craint d'en avoir trop dit, elle ajouta vivement:

—Ces malheurs auxquels j'étais si peu préparée, cette ruine, ces menaces d'un triste avenir m'ont bouleversée.

—Tout est conjuré.

—Grâce à vous!

—Grâce à Dieu qui me permet de sauver les vôtres pour l'amour de vous. Jamais je n'ai mieux connu le bonheur d'être riche.

Cette conversation, accompagnée d'une musique en sourdine, avait un témoin haineux et jaloux.

Dans une embrasure, le comte Olivier causait distraitement avec son cousin Roger de Meilhan.

Le frère d'Andrée était un grand jeune homme blond, aux traits distingués, efféminés et fins, d'une élégance supérieure.

Roger devait être le vivant portrait de M. le marquis de Meilhan jeune, avec tous ses défauts et moins de qualités.

On l'appelait dans la maison: M. le comte.

M. le comte était de son temps. Depuis sa majorité, la ruine des Meilhan avait fait des progrès énormes. M. le comte la menait à grandes guides. Il avait recueilli au foyer de l'Opéra, aux courses, dans les casinos et sur les boulevards tous les vices qui y pullulent comme les microbes du choléra dans les boues de la Gange.

Pendant qu'Andrée était au piano, il disait à son cousin de Rambert:

—Ma sœur fait un joli mariage, mais je crains que son futur n'en ait pas toutes les satisfactions désirables. Il s'apercevrait sous peu qu'elle lui coûte plus qu'elle ne vaut.

Excellent frère!

M. le comte ne comprenait les femmes qu'en les estimant à un certain taux.

Assurément il classait sa sœur, mademoiselle de Meilhan, dans la première catégorie, mais l'enthousiasme de Bernard Chambay ne lui en paraissait pas moins dépasser les bornes.

M. le comte avait trouvé une locution agréable pour désigner son futur beau-frère.

Il l'appelait avec l'esprit des jeunes viveurs du gratin: le tâcheron de la Rochère.

Un tâcheron, dans les affaires de terrassements, est un manœuvre un peu plus calé que les autres auxquels l'entrepreneur cède un lot de terre à remuer à prix réduit.

M. le comte l'avait ouï dire.

Le mot lui plaisait.

Or, selon lui, le tâcheron s'emballait, positivement.

—Oui, mon cher, Andrée lui coûte déjà les yeux de la tête! Il paie tout ce qu'on veut, rubis sur l'ongle.... Quelle caisse!

Rambert l'écoutait sans l'entendre.

Il regardait Andrée avec des yeux allumés, pleins de désir, pleins aussi d'une ardeur de haine.

Depuis la scène de la maison aux lierres, elle mettait autant d'empressement à l'éviter qu'il en apportait à se ménager une rencontre. Il l'avait suivie à Paris sans réussir à l'aborder nulle part, ou du moins à se trouver en tête à tête avec elle.

Les derniers mots de Roger de Meilhan le tirèrent de sa rêverie.

Il riposta brutalement.

—Ce Chambay est plus malin que tu ne penses. Il ne vous donne pas; il vous prête.... Autant dire qu'à l'heure qu'il est, il ne vous reste rien. Tout est à lui!

—Tu crois.

—Pardieu, j'en suis sûr.

Roger de Meilhan esquissa un geste d'insouciance.

—Tant pis! dit-il. J'en serai quitte pour épouser une fille de Chicago dont le père aura fait fortune dans les bestiaux.

—Etourneau! pensa Rambert.

Vers onze heures, Bernard Chambay remonta dans sa voiture pour regagner la Rochère; auparavant, il se trouva un instant sur le perron avec Andrée.

La nuit était profonde: on ne voyait point d'étoiles dans le ciel; une brume épaisse enveloppait tout. Seule la robe claire de la jeune fille formait une tache lumineuse dans cette obscurité.

Les ténèbres enhardirent l'amoureux.

De ses deux mains vigoureuses, il enleva sa future par la taille et ses lèvres se collèrent sur son front sans qu'elle essayât de se défendre.

Mais tout à coup elle se rejeta en arrière.

—Prenez donc garde, dit-elle vivement, on nous observe!

Elle venait d'apercevoir son cousin Olivier de Rambert sous un des lampadaires du vestibule.

Bernard Chambay sourit.

—Eh! qu'importe? répliqua-t-il. N'êtes-vous pas à moi, désormais?

Il lui montra la rose de son corsage dont il s'était emparé et ajouta:

—J'emporte du bonheur pour toute une nuit, Ah! comme vous serez aimée!

Elle ne répondit rien. Elle regarda la voiture s'éloigner et rentra au salon.

Au fond, elle était touchée de la tendresse de cet amoureux qui la lui prouvait avec tant de grandeur et de simplicité.

Le comte Olivier l'avait précédée et se tenait accoudé au piano à la place que Bernard Chambay occupait quelques instants plus tôt.

Elle alla droit à lui et lui dit;

—C'est réglé. M. Chambay m'épouse et me comble de présents.... Je pensais que tu m'en ferais un, toi aussi, avant la noce.

—Lequel?

—Mes lettres. Ne me l'as-tu pas promis?

—Crois-tu?

—Eh bien?

—Tu dis: avant le mariage!.... Nous n'y sommes pas encore. Vingt-quatre heures et plus nous séparent de cette touchante cérémonie....

—Tu tiendras ta parole?

—L'ai-je vraiment donnée?

—Olivier, dit-elle, tu es gentilhomme et je ne veux pas douter de ton honneur.

—Que ne crois-tu d'abord à mon amour?

—Pas de plaisanteries! fit-elle. J'ai pris une résolution....J'efface le passé; je voudrais qu'il ne m'en restât rien....

—Pas même un souvenir? dit-il avec une atroce ironie.

—Ah! si! riposta-t-elle, je crois pouvoir t'affirmer que j'en garderai quelque chose, la haine des hommes au milieu desquels j'ai vécu, du mépris pour leur peu de foi, leurs serments faux, les promesses menteuses; un écœurement profond, le regret d'une honte qui pèsera éternellement sur moi...., et que tu devais être le premier à me faire oublier.. Tu parles d'amour! Le moment est mal choisi en vérité.... Je n'aime rien, entends-tu?

—Pas même le mari que tu prends?

Elle répondit d'un ton glacial:

—C'est triste à dire! Pas même lui!

—Tu mens!

Elle fit un geste de dédain et continua:

—Je ne mens pas; je dis ce que je ressens.... C'est du dégoût et de l'aversion pour moi-même et pour la vie qui m'attend. Si quelqu'un m'avait dit il y a un mois que dans quelques jours je m'appellerais madame Chambay, j'en aurais ri de pitié. Je paie les fautes de mon père, celles de Roger, les tiennes puisque tu n'a même plus le moyen d'entretenir celle que tu disais aimer! Je maudis ma destinée, mais je m'y soumets.... Seulement ne me parle plus de cet amour d'autrefois.... A-t il seulement existé?.... A l'avenir je veux l'ignorer.... Pour moi, il est mort!

—Andrée!

—Je dis la vérité.

—Alors, il ressuscitera?

—Je ne crois pas, fit elle amèrement; ou ce serait un miracle!......

—Il se fera, affirma le comte de sa voix mordante.

Elle ne l'écoutait plus. Elle s'éloignait d'un pas rapide et montait à sa chambre, poursuivie par la prophétie de son cousin dont la voix ironique vibrait étrangement à ses oreilles.

Suzanne l'attendait.

—Où est Rose? demanda mademoiselle de Meilhan en parcourant l'appartement du regard.

La femme de chambre répondit;

—Elle s'est sentie assez forte pour rentrer chez elle. Elle a voulu y retourner.

—Seule?

—Je l'ai accompagnée.

—Son père était là?

—Non.... la maison était vide.

—Pauvre Rose! murmura Andrée.

### XIII

LE DERNIER COUP.

Suzanne avait en effet cédé aux instances de la malade.

L'affection dont la fille du garde était entourée au château de Tavernay, les soins qu'on lui prodiguait, les attentions du marquis lui même qui l'avait toujours traitée comme l'enfant de la maison, étaient impuissants à guérir son incurable plaie.

Plus d'une fois M. de Meilhan était venu s'asseoir à son chevet et, en la questionnant doucement, avec des caresses de grand père, il avait essayé de connaître la cause de sa rupture avec les Bailleul, autant par curiosité que par intérêt.

Elle s'était contentée de lui répondre comme aux autres:

—Je ne sais pas?

Et le marquis, avec son fin sourire de viveur indulgent, lui disait:

—Jalousie!... Un autre amoureux?...

—Elle secouait la tête tristement et répondait toujours:

—Je ne sais pas!

Assurément il y avait un mystère sous cette aventure, mais personne ne le connaissait.

Quand nous disons personne, il faut cependant admettre une exception. Suzanne avait des doutes, mieux que des doutes, une certitude.

Jacques Bailleul avait dû surprendre le rendez-vous du comte Olivier avec sa cousine, à la maison aux lierres et, trompé par les apparences, croire à la culpabilité de sa future.

Suzanne éprouvait une maligne joie à penser que ce Jacques Bailleul qui l'avait dédaignée souffrait à son tour dans son orgueil et dans son amour.

C'était elle surtout qui avait insisté pour garder la malade au château afin de l'isoler, de la surveiller et d'empêcher une entrevue des deux anciens amis et une explication qui aurait pu amener un rapprochement entre eux.

Les colères et les injustices de la jalousie se pardonnent aisément.

Nicole Rabut racontait chaque jour à mademoiselle Suzanne, son amie, les cancans du village.

Suzanne s'était tenue, heure par heure, au courant de ce qui se passait.

La fierté de Jacques Bailleul l'avait éloigné quelques jours de la maison aux lierres, puis son amour l'y avait ramené.

Il était revenu rôder aux environs du communal à diverses reprises pour disparaître définitivement.

Le danger d'une réconciliation écarté, Suzanne pouvait céder aux sollicitations de sa malade.

A la veille du mariage de sa sœur, les idées de la pauvre fille étaient devenues plus sombres. Tous ces préparatifs lui rappelaient avec plus de force ses espérances déçues son avenir brisé, son amour méconnu.

Le soir, pendant le dîner du château, en avait supplié Suzanne de l'aider à regagner sa maison.

Et Suzanne avait consenti.

Elles avaient suivi toutes deux les allées qui conduisent à la maison aux lierres et pour montrer qu'elle était redevenue forte et n'avait plus besoin de personne, Rose évitait de s'appuyer au bras de la femme de chambre.

La soirée était triste et brumeuse; bientôt les deux femmes arrivèrent à leur but. La façade de la petite masure était noire; la porte fermée. On ne voyait aucune lumière à l'intérieur.

Suzanne entra la première et fit flamber une allumette.

Tout était en ordre dans le logis, mais on y sentait une tristesse pesante, une odeur d'abandon, une impression de froid qui tenaient à une foule de petits détails.

Point de feu dans le foyer; sur la table un vase où les fleurs s'étaient fanées sans qu'une main prévenante les renouvelât; sur le pavé, quelques miettes de pain, restes d'un repas fait à la hâte avec une sobriété de pauvre ou d'ermite.

La porte de la chambre était fermée.

Suzanne l'ouvrit. Une fraîcheur humide attestait que personne n'y était entré depuis longtemps, par ordre, peut-être. Rose, en y pénétrant, sentit un manteau de glace lui tomber sur les épaules et recula en frissonnant.

La maison aux lierres qui gaie, si fleurie trois semaines plus tôt ressemblait à un tombeau.

—Revenez avec nous, dit doucement Suzanne, vous ne pouvez pas rester ici.

La jeune fille secoua la tête en essayant de sourire.

—Vous allez voir, fit-elle, ce sera bientôt changé.

Elle prit une brassée de bois dans un coin de la cuisine et la posa sur les landiers. Deux secondes après, une flamme brillante s'élevait éclairant les boiseries noircies et mettant sa note claire sur les faïences du dressoir.

Rose poussa les volets de la chambre, ouvrit les fenêtres toutes grandes et en quelques instants elle rendit à ce pauvre logis une apparence de gaieté.

Mais elle faisait des efforts surhumains pour cacher à la femme de chambre les symptômes qui trahissaient sa faiblesse.

—On peut avoir besoin de vous là-bas, dit-elle. Je vous remercie, Suzanne; vous pouvez me quitter, je suis bien.

Suzanne fit un geste de résignation:

—Puisque vous le voulez, répondit-elle, soit; mais madame la marquise et mademoiselle ne seront pas contentes. Elles vous aiment bien.

Elle essaya quelques consolations:

—Surtout il ne faut pas vous laisser aller au découragement. Vous viendrez avec nous à Paris.... On vous trouvera une place, un emploi.... un mari plus tard....

Rose remercia Suzanne d'un regard.

Puis, restée seule, elle se laissa tomber sur une chaise devant la cheminée, après avoir fermé les portes et les fenêtres.

De tristes pressentiments l'envahissaient.

Elle avait cru retrouver sa maisonnette joyeuse et chaude comme autrefois; elle la retrouvait désolée et déserte. Elle comprenait qu'elle ne pourrait pas même y rester.

Les mots de Suzanne: un emploi, une place, lui résonnaient tristement dans la tête à peu près, comme quelques jours plus tôt les coups de marteau de la fièvre dont elle était atteinte. Il lui faudrait s'exiler de ce village où elle avait cru passer sa vie, s'en aller au loin vers l'inconnu, affronter les difficultés de toute sorte qui entravent le chemin des pauvres.

Sans doute elle pouvait compter sur l'amitié d'Andrée; elle en était certaine; le cœur de la marquise de Meilhan lui était ouvert; on l'aimait à Taverney, on la protégerait! Mais, au fond, que pouvait-on pour elle? A moins de se résigner à vivre d'aumônes dans une servitude déguisée, devait-elle s'éterniser dans une famille où on avait pu la garder enfant, comme un jouet ou une distraction, mais où, grande et contrainte par l'honneur à se suffire, elle deviendrait un embarras et une gêne.

Une place, un emploi chez les autres!

Jamais elle n'avait songé à cette nécessité cruelle. N'était-elle pas tout indiquée sa place dans cette ferme riche et abondante où elle était accueillie comme l'enfant aimée, comme la maîtresse future, l'espoir de l'avenir?

Les Bailleul n'avaient pas fait mystère de leurs projets.

Elle était la fiancée de Jacques, sa promise, depuis des années.

Les enfants s'aimaient dès l'âge de quinze ans. L'amour leur était venu naturellement, sans qu'ils s'en doutassent, en se promenant ensemble au printemps entre les haies d'épines, en respirant les fleurs si fraîches de l'églantier, l'été dans les mûrs, l'automne sur les chemins jonchés de feuilles sèches en écoutant le bruit des meutes courant les chevreuils ou les sangliers et la fanfare des cors.

Et Rose n'osait plus songer même à ce passé riant. Un mauvais vent avait soufflé sur elle comme ces brises glacées du nord qui gèlent en un matin les bourgeons entr'ouverts et détruisent l'espoir d'une récolte.

Elle réfléchissait à ce douloureux avenir, vaguement, la tête alourdie, faible encore, essayant de résister au besoin de sommeil qui lui fermait les yeux et penchait sa tête sur son corsage, lorsqu'elle se redressa avec effort et gagna sa chambre.

Combien de temps était-elle restée plongée dans ses rêveries, elle n'aurait pas pu le dire.

Le feu s'était éteint dans l'âtre et ne jeta plus de lueurs dans la cuisine.

Elle se glissa dans son lit en frissonnant.

Elle venait de souffler sa bougie et allait s'endormir, quand des pas pesants écrasèrent le ravine de l'allée en se dirigeant vers la pointe de la maison.

Elle entendit gravir l'escalier de pierre conduisant à la mansarde du garde, une porte se fermer et bientôt tout rentra dans le plus profond silence.

C'était Jérôme Brinon qui regagnait son triste logement.

Le pauvre homme n'était plus que l'ombre de lui-même.

Depuis la catastrophe qui l'avait terrassé, il vivait comme un véritable sauvage.

Lui qui était vigoureux comme les chênes de la forêt, trapu, avec des épaules carrées, des cheveux épais, roux comme les blés brûlés par le soleil de ce mois d'été que nos pères avaient décoré de ce nom, éclatant comme un rayon de soleil: Messidor! il marchait lourdement, courbé en arc, les yeux obstinément fixés au sol.

Sa figure large et pleine s'était creusée de rides; il laissait croître sa barbe fauve et s'en allait dans les bois dès l'aube, un morceau de pain bis dans sa poche, en évitant les gens du village, dont il croyait entendre derrière lui les ricanements insultants comme l'apostrophe de Simon Rabut:

—Tu ferais mieux de garder ta fille que de tourmenter de pauvres diables qui cherchent à gagner leur pain.

Sa fille, sa Rose, Rose Printemps, à laquelle il reportait toutes ses pensées, son orgueil, sa vanité de père, le miroir dans lequel il s'admirait, son idole enfin, elle était déchue du piédestal où il l'avait élevée dès son enfance.

Quand on l'avait emportée du cimetière, il ne l'avait pas suivie; il laissait les autres s'en occuper, et depuis, c'est à peine s'il demandait timidement, en rougissant, aux valets de Taverney qu'il rencontrait par hasard, pendant la maladie de sa fille:

—Savez-vous quelque chose?...... Qu'est-ce qu'on dit?....

Les autres essayaient de le rassurer et il paraissait à peine les comprendre, les interrogeant du regard plutôt que de la parole et les écoutant d'un air qui le faisait croire frappé d'hébétement.

Il avait à peu près congédié la femme de ménage. Elle ne venait plus que deux fois par semaine, quelques heures à peine, pour apporter les provisions nécessaires; elle ne touchait à rien de ce qui avait appartenu à la jeune fille.

Brinon le défendait et, comme la vieille essayait un matin de l'adoucir et de lui faire espérer un retour des belles journées du passé, il répondit:

—Ne m'en parlez jamais; pour moi, c'est comme si elle était là bas.

Du geste il montrait le cimetière verdoyant aux ifs taillés en pyramide, qui entoure l'église d'une ceinture de gazon.

Le lendemain matin, le soleil se leva rouge comme du sang. Un voile de nuages gris et lourds couvrait le ciel, déchiré seulement du côté de l'orient par une large bande de lumière pourpre frangée d'or.

C'était la veille du mariage.

Dès l'aube, Brinon sortit de sa mansarde, descendit l'escalier de pierre et entra dans la cuisine.

Rose avait laissé sa porte entre-bâillée, mais elle n'entendait pas son père.

Après de longues heures d'insomnie, la fatigue l'avait vaincue; elle était plongée dans un sommeil de plomb.

Le garde fut frappé d'abord du changement survenu dans la maison et son cœur bondit dans sa large poitrine.

Elle était là!

Il s'avança sur la pointe du pied jusqu'au seuil de la chambre et demeura immobile, retenant son souffle.

Un bras sur les couvertures rouges, la tête enfoncée dans ses oreillers, les cheveux tordus en couronne, les lèvres entr'ouvertes, les yeux fermés, Rose respirait doucement.

Elle était bien pâle encore et le semblait davantage dans cette chambre tendue d'andrinople et que les rideaux des fenêtres rendaient plus obscure.

Ce visage blanc comme un linge attendrit le cœur de pierre de Jérôme Brinon.

C'était là sa petite Rose, l'enfant unique qu'il avait eue de la seule femme qu'il eût aimée. Presque jamais elle ne l'avait quitté, si ce n'est pour de courtes excursions à Paris, à l'hôtel de la rue de Grenelle, encore lorsqu'elle était loin lui envoyait elle à peu près chaque jour un mot de souvenir et de tendresse.

Il l'avait vue grandir peu à peu, s'épanouir comme une fleur, gazouiller comme les oiseaux des nids, gracieuse et bonne à tous, aimée de tous aussi à l'exception de quelques natures haineuses et jalouses qui, pareilles aux harpies, détestent tout ce qui est beau et salissent tout ce qu'elles touchent.

Pouvait-il donc la haïr! Pouvait-il même la croire coupable, elle qu'il avait vue toujours si rieuse, si ingénue, si pure en un mot et si sincère!

Il fit un pas en avant et se pencha sur elle.

Une expression de mélancolie, presque de souffrance contractait ses traits, malgré le sommeil. Des larmes roulaient sous ses paupières abaissées; ses lèvres s'agitaient comme pour murmurer une plainte.

Brinon fut saisi d'une pitié qui le remua jusqu'au fond des entrailles.

Il demeurait en contemplation devant ce visage charmant, en épiant son réveil afin de provoquer une explication, afin de pardonner peut-être.

Mais tout à coup un son lointain vint à ses oreilles.

C'était la clarinette criarde du berger des Essarts qui modulait un Noël rustique dans les fonds, au-dessous de la mare du communal.

Le père Pivart amenait ses moutons du côté du village. Peut-être il allait venir frapper à la petite fenêtre pour demander des nouvelles.

Le garde fut repris d'un accès de sauvagerie.

La clarinette du berger lui rappelait le passé, les liens rompus, l'amitié brisée.

Il fit un effort et s'arracha de cette chambre où un si puissant attrait le clouait l'instant d'auparavant.

Il s'éloigna du lit de sa fille sans se retourner, mit dans sa poche la croûte de pain dont il faisait sa nourriture depuis son désastre, et, sa courte carabine sur le dos, les guêtres serrées sur ses robustes mollets, la casquette ronde enfoncée sur ses cheveux bourrus, il ferma la porte avec précaution et se glissa, en longeant les murs du parc, dans la campagne, du côté opposé à celui où le bizarre instrument du berger venait de se faire entendre.

Lorsque vers huit heures, Rose ouvrit les yeux, elle prêta vainement l'oreille.

La maison aux lierres était silencieuse et vide comme lorsqu'elle y était entrée la veille

Elle jeta des regards effarés et craintifs autour d'elle.

Tout à coup une violente rougeur envahit son visage.

Sur la table placée à son chevet, elle venait d'apercevoir une lettre qui, de toute évidence, lui était destinée.

Elle étendit le bras en tressaillant, saisit cette lettre et son cœur s'arrêta brusquement.

Elle était de lui!

Jérôme Brinon l'avait mise là pour elle avant de s'éloigner.

L'enveloppe portait le timbre de Toulon et la date du treize octobre.

La lettre était donc là depuis quelques jours.

En rompant l'enveloppe, Rose poussa un profond soupir.

Ce mince pli de papier renfermait son arrêt.

Lorsqu'elle disait à sa sœur Andrée que la brutalité de Jacques Bailleul avait brisé le lien d'amour qui les unissait depuis si longtemps, elle mentait par héroïsme.

Au contraire, en perdant son promis, elle s'attachait à lui plus que jamais.

Pendant ses jours de fièvre, elle était occupée de sa seule pensée; elle cherchait des excuses à son emportement: elle se disait qu'il avait eu raison, que tout la condamnait; que dans le premier moment de la surprise, il n'avait pu s'empêcher de la croire coupable, mais qu'en y réfléchissant il comprendrait qu'elle ne pouvait démentir ainsi tout un passé d'honneur; qu'il était le jouet d'une illusion et qu'enfin son orgueil féroce qui aveugle les hommes, avait seul pu l'arrêter quelques jours et le retenir loin d'elle.

L'espoir renaissait donc dans son cœur, mais dès les premières lignes de la fatale lettre, un brouillard obscurcit sa vue.

Elle fut obligée de s'arrêter, suffoquée pour ainsi dire par cette nouvelle angoisse qui l'étouffait.

Voici ce que Jacques Bailleul lui écrivait:

"Rose,

"Ceci est un dernier adieu.

"De loin je peux bien te dire ce que je "pense, car tu ne me verras pas rougir "de honte à cet aveu.

"Je ne me crois pas un cœur de femme; "je suis fort et ne manque pas de courage, mais tu m'as tué avec ton odieuse "trahison. Je n'ai plus d'énergie et "plus de volonté.

"S'il m'en reste une, c'est celle de chercher l'oubli au loin et d'échapper par "la fuite au supplice que je te dois.

"Je t'aimais avec une tendresse unique.

"Tu étais tout pour moi, la joie de mes "yeux, le charme de ma vie, l'espoir "de l'avenir.

"Depuis ta chute, je t'aime avec frénésie, avec rage.

"Est-ce assez lâche!

"Je t'ai insultée publiquement pour "mettre une barrière entre nous et cependant, au moment même de l'outrage, mon cœur bondissait dans ma poitrine en pensant à la douleur que je te "causais.

"Va! j'ai souffert plus que toi! Je "souffrirai sans doute encore, mais j'espère que ce ne sera pas long.

"Tu ne me reverras plus, sois tranquille.

"Je pars pour un pays dont je compte ne jamais revenir.

"Grâce à mon colonel qui a toujours "été bon pour moi, j'ai pu permuter "avec le sergent-major d'une compagnie "qui part pour les colonies.

"Soldat obscur, perdu au delà des "mers, tu n'entendras même pas parler "de moi. Quelque sort qui me soit réservé, je ne reparaîtrai pas dans notre "Morvan où j'espérais être si heureux.

"Le bâtiment qui m'emporte est prêt "à sortir du port. C'est un de mes anciens compagnons qui, de retour à "terre jettera ces lignes à la poste.

"Je m'étais juré de ne pas t'écrire et "de ne plus te voir.

"Les hommes n'ont pas d'honneur et "pas de courage. J'aurais dû tenir mon "serment, mais j'éprouve un âcre plaisir en m'exilant à cause de toi, à te "dire que j'ai encore de l'amour dans le "cœur, mais un amour mêlé de mépris "et de colère.

"Tu es belle, mais tu es fausse; tu as le "charme d'un ange avec l'âme d'une "fille perdue. Tes grands yeux sombres "mentent comme tes promesses. Tout "en toi est fourbe et trompeur!

"Et pourtant je t'aime, ou plutôt je "ne sais plus si je t'aime ou si je "t'exècre.

"Adieu Rose, ma Rose tant aimée "d'autrefois, toi qui me mettais dans le "cœur tous les parfums de ton printemps; adieu, Rose flétrie et toujours "belle!

"Tu ne me reverras plus, mais peut-être penses-tu, quand tu seras auprès de cet inconnu que je voudrais "écraser sous mes pieds et qui doit être "un de ces beaux messieurs de Paris "qui venaient au château et rôdaient au "tour de la maison, qu'un homme va "chercher la mort à cause de toi, et qu'en "expirant loin du pays dont tu l'as "chassé, il rendra le dernier soupir en "te maudissant.

"Adieu! Je te défends de m'écrire. Si "quelque lettre de toi me parvenait, je "te la renverrais sans y jeter les yeux! "Je m'en suis fait le serment à moi-même.

"Je ne veux ni te voir ni t'entendre. "Si je le pouvais, je m'arracherais du "cœur avec mes ongles ton image et "jusqu'à ton souvenir.

"Pour la dernière fois, adieu.

"JACQUES BAILLEUL."

Il est impossible de rendre la stupeur de la malheureuse enfant lorsqu'elle acheva cette lettre.

Elle la laissa retomber sur le lit et sa tête se renversa en arrière.

Aucune larme ne sortit de ses yeux arides; aucun soupir ne gonfla sa poitrine; les gens foudroyés doivent conserver cette immobilité dans la mort.

Elle demeura longtemps dans cette attitude de l'écrasement, pensant à peine, voyant confusément toutes les idées noires qui assaillent les désespérés tourbillonner autour d'elle.

Et puis elle fit un effort pour se ressaisir. Elle venait d'entendre du bruit au dehors.

C'était la femme de ménage qui arrivait pour sa besogne matinale.

Rose se leva et se regarda dans une petite glace ancienne aux dorures rougies par la vétusté, suspendue entre ses deux fenêtres.

Elle était horriblement pâle, blanche comme un linceul.

—Que ne suis-je morte! pensait-elle. Je souffrirais moins.

Elle poussa le verrou de sa porte; elle ne voulait voir personne.

La femme de ménage qui l'entendit remuer lui cria de la cuisine.

—C'est vous, mademoiselle Rose?

—Oui.

—Si vous êtes revenue, c'est que vous êtes bien maintenant.

—En effet.

—Vous n'avez besoin de rien?

—Non. Merci.

—La matinée est fraîche....Je vais vous allumer du feu.

—Je n'en ai pas besoin.

—Je vais vous en allumer tout de même.

Ces choses toutes simples ont une bonne grâce paysanne quand elles sont prononcées d'une certaine façon.

La ménagère aurait fait la joie d'un public d'opéra comique.

Le feu, c'est le luxe de ces pauvres maisons de village. Point de foyer triste avec une claire flambée dans l'âtre.

Bientôt Rose entendit le pétillement de la bourrée qui se consumait et la chanson d'une bouilloire qui chauffait son gros ventre de cuivre à la flamme.

Indifférente à tout, elle se disait:

—Il est parti.... Il est désespéré.... Il veut se faire tuer et m'aime toujours!

Elle fut distraite de nouveau de ses songeries par la voix aigre de la bonne femme qui criait du haut de la tête:

—Pourquoi vous enfermez-vous? Je suis obligée de m'en aller tout de suite.... Vous allez trouver un bon feu et de l'eau chaude. J'aurais pourtant bien voulu vous voir.

Si la vieille le désirait, ce n'était peut-être pas tant par affection que par curiosité.

Cette Marion était une amie de Nicole Rabut et les gens qui fréquentaient la mercière n'étaient point pour la plupart de première qualité.

Pourtant Rose ne pouvait pas refuser de lui donner la petite satisfaction qu'elle réclamait.

Elle alla à la porte, tira le verrou, et, par l'ouverture, elle sourit à la bonne femme qui demeura en extase devant les épaules demi-nues, les bras, le cou et la jolie figure de la jeune fille, en s'écriant:

—Comme vous êtes pâlotte! On dirait bien que ça vous a donné un coup. Est-ce mauvais ces hommes de faire de la peine à de pauvres filles pour des affaires de rien! Comme si c'était un mal d'écouter les galants!.... On ne peut pourtant pas les renvoyer à coups de fourche, n'est-ce pas?

Rose était cramoisie.

La vieille débitait son chapelet d'un air d'innocence parfaite.

—Enfin la santé est revenue.... acheva-t-elle, c'est le principal.... Vous avez vu votre père? Le pauvre homme a la tête dérangée....C'était un grand ami des Bailleul, vous savez......

Rose balbutia quelques mots inintelligibles:

—Oui, oui.... C'est bon.

Puis elle ferma sa porte.

L'autre s'en alla en grommelant:

—Oui, je le dis, pour des affaires de rien, de rien du tout.... Un désastre!

Les paroles de la vieille rouvraient dans l'âme de Rose de vives blessures. Personne ne doutait donc qu'elle ne fût coupable.

La rupture avec les Bailleul était un fait accompli, sans remède, connu de tout le village.

Elle se raidit.

Que lui importait ce scandale après tout?

Sa vraie douleur, c'était le départ de son futur, son mépris, sa haine. La lettre du soldat venait de dissiper ses dernières illusions.

Maintenant il fallait songer à l'avenir.

Que deviendrait-elle?

Elle s'habilla lentement, écœurée, ne tenant plus à rien et n'ayant qu'une idée: éviter ses voisins, ne plus les entendre, être à cent lieues de Tavernay, perdue dans une immensité où elle essaierait d'oublier.

Elle entra dans la cuisine et s'assit devant le feu pour se réchauffer. Le ciel s'était éclairé, mais l'air restait froid; elle grelottait.

Au château, il y avait un grand mouvement. De sa porte, elle voyait les voitures passer dans les allées, lestement conduites par des cochers en livrée.

C'était un va-et-vient continue, un mouvement perpétuel.

Le mariage de Bernard Chambay avec mademoiselle de Meilhan n'était-il pas une restauration pour cette vieille et noble famille?

A dix heures, Suzanne accourut pour voir sa malade.

Elle la trouva affaissée sur une chaise morne et en proie à un profond découragement.

Elle essaya de lui relever le moral et la contraignit à prendre quelque nourriture.

Mademoiselle Suzanne était de belle humeur. Les arrangements étaient pris. Elle restait attachée au service de madame Chambay et dès le lendemain, après la cérémonie à l'église et le déjeuner, on se mettait en voyage.

Les nouveaux mariés partaient pour un voyage d'Italie. Le premier soir, ils s'arrêteraient à Lyon ou Marseille. Suzanne n'était pas fixée.

Au retour on emmènerait Rose à Paris.

Fallait-il se désoler pour un amoureux perdu? Quelle vie aurait-elle menée avec un jaloux ombrageux, si prompt à l'accuser, à douter d'elle, violent et colère?